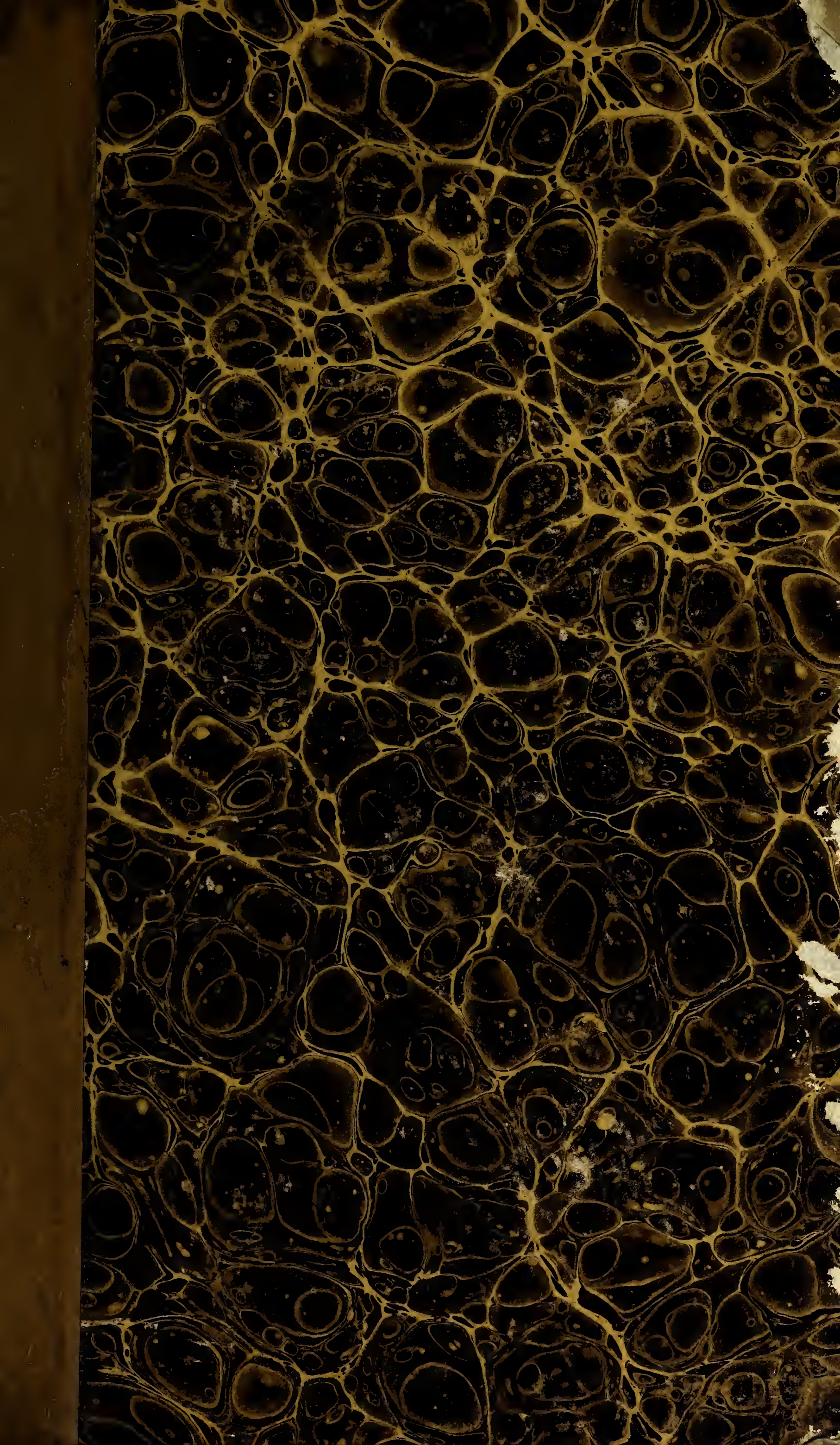


Lettre de M. Millin *Membre de l'Institut, et de la Légion d'Honneur à M.* Koreff, *medecin.*

Rome 15 *mars* 1812.

Vous demandez, Monsieur, des détails sur l'évènement qui s'est passé à Paris chez moi, et dont j'ai reçu il y a peu de jours la triste nouvelle. Je répondrai aux alarmes que me témoigne votre amitié, en ne vous laissant ignorer aucune circonstance de cette horrible Tragédie.

Je crois nécessaire de vous exposer ce qui a précédé le crime; et de vous donner quelques explications sur le caractère de celui qui l'a commis. Vous trouverez peutêtre ces détails bien longs; mais j'ai un grand intérêt a ce qu'ils soient connus de mes amis et des hommes dont l'estime m'est précieuse; car comment croire qu'un domestique ait pu commettre un attentat pareil à celui que je vais vous raconter, sans avoir été exaspéré par les plus noirs procédés, sans avoir éprouvé de son maître les plus durs traitemens, les plus atroces injustices. On prendrait aisément une mauvaise opinion de mon caractère, et ce malheur serait pour moi le plus sensible. Ces détails ne sont pas d'ailleurs sans intérêt pour un observateur tel que vous: il est utile au medecin et au philosophe d'étudier le caractère et l'organisation physique des malheureux qui ont commis de grands attentats: ces considérations morales et physiologiques sont nécessaires pour la science de l'homme, et pour découvrir comment il peut se laisser entrainer aux derniers excès de la méchanceté.

Je fus au mois de Juin 1788 passer quelques mois à Beauchamp en Picardie dans la terre de M. le Comte de Rohaut, je m'arrêtai à Amiens et je trouvai dans la cathédrale un jeune garçon de quatorze ans appellé *Auguste Mention*, qui fesait voir aux étrangers les curiosités de l'église ; c'était le frere d'un domestique de Madame la marquise de Monnerot, et j'allais à Beauchamp avec elle. Mention parut envier le sort de son frere, je lui proposai de le prendre à mon service et sa joie fut extrême.

Je vis bientôt qu'il avait la conception difficile et la mémoire ingrate ; mais je pensai qu'en grandissant il apprendrait un métier, qui avec de la bonne volonté et près d'un bon maître n'est jamais difficile et que l'habitude suppléerait à l'intelligence. J'avais du plaisir à croire que je me l'attacherais et qu'il se souviendrait de l'heureux hasard qui l'avait placé près de moi, quand j'aurais fait sa petite fortune. Je voulus lui faire donner une éducation conforme à son état ; mais rien ne pouvait entrer ou rester dans sa tête. Etonné de cette absence totale d'idées j'en cherchai la cause, et j'appris que dans son enfance il était tombé en jouant sur des pierres, et s'était fracturé la tablette du front, où il a en effet toujours conservé une cicatrice longue et sillonnée. J'attribuai, comme vous auriez surement fait vous même, son defaut d'intelligence au dérangement de l'organisation de son cerveau, et à la perturbation du systême nerveux. Son malheur, qu'il sentait moins que moi, me toucha, j'imaginai qu'avec de la bonté et de la patience j'en tirerais quelques services : il paraissait doux, il était fidèle, je le gardai : cependant ses manières gauches, son jugement faux, ses réponses absurdes, mettaient souvent ma patience à de rudes épreuves. La première requisition l'appella à l'armée ; il y est resté onze ans, sans

me donner de ses nouvelles, sans s'informer jamais des miennes, quoique je fusse deja emprisonné à l'époque de son départ ; cet oubli n'annonçait pas en lui beaucoup de reconnaissance. J'attribuai au defaut d'esprit ce qui venait de l'insensibilité du cœur.

A' la fin de la guerre il se présenta chez moi, en disant, qu'après avoir rempli le tems de son service militaire il revenait me trouver pour ne me plus quitter. Cette demarche que je pris pour une preuve d'attachement m'emut ; je crus que onze campagnes l'avaient formé, et j'eus la faiblesse de le reprendre. Il mit d'abord beaucoup de soin et d'attention dans son service : je devais partir bientôt pour mon voyage dans le midi de la France, je lui ordonnai de se préparer à me suivre, il m'avoua alors qu'il n'était pas encore tout à fait libre, et qu'il n'avait qu'un congé de sémestre dont le terme était expiré. Il était donc véritablement déserteur ; mais au bout de onze ans d'un service continuel, le cas était graciable, je fis agir les personnes qui ont des bontés pour moi, on trouva le moyen de le comprendre dans une amnistie, il me dut encore ce nouveau témoignage d'intérêt, et il me suivit.

Aucun homme n'était moins propre que lui aux détails, et aux attentions qui sont nécessaires dans un voyage, il avait été longtems soldat, cependant tout l'effrayait, il avait peur de son ombre et il ne m'aurait secouru dans aucun peril. Quoique les fatigues dussent l'avoir endurci, tout le gênait, tout lui deplaisait ; il me fallut le forcer à me suivre à cheval, enfin son service était desagréable et nul : je n'en retirais d'autre avantage que de pouvoir compter sur sa fidelité. A mon retour à Paris il n'eut plus rien à faire que comme valet de chambre : ce devait être le dernier terme pour l'ambition d'un paresseux et je dus croire que le service sédentaire de la ville lui conviendrait mieux;

mais ce fut alors qu'il mit en pratique le système qui le rendait tout à fait insupportable : il executait strictement ce qu'on lui demandait mais il ne faisait rien par obligeance. Il était avec cela gauche, raisonneur, maussade dans tous les points. Je lui disais quelquefois que s'il ne me servait pas mieux je serais forcé de le congédier, il repondait toujours, que j'aurais beau faire, il ne sortirait point, et ne me quitterait jamais.

Lorsque j'eus arrêté de faire le voyage d'Italie, l'épreuve que j'avais faite m'avait appris que je ne pouvais le prendre avec moi, je lui annonçai que j'emmenerais son camarade moins ancien que lui à mon service.

Il était naturel qu'il fût humilié, qu'un autre lui eût été préferé, il était simple qu'il désirait suivre par tout un maître, qu'il prétendait ne vouloir jamais abandonner : cependant il n'éprouva aucun regret et il était même enchanté de voir que sa ruse avait réussi ; que par ses manières desobligeantes il m'avait forcé à ce qu'il voulait, c'est à dire à le laisser chez moi sans avoir rien à faire, but continuel de toute sa conduite, objet constant du petit nombre de ses idées. Je resolus pourtant de m'en debarasser, mes amis me le conseillèrent, je le leur raccomandai, je les priai de lui trouver une place qui convînt à son inéptie, et à sa paresse, parceque j'étais sûr qu'il ne pourrait servir personne après moi, c'est à dire que personne ne voudrait le garder comme j'avais fait.

Je partis le 10 Septembre de l'année dernière et peu de jours après je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui exposai sa conduite, l'impossibilité où j'étais de conserver dans ma maison un homme qui n'y cherchait qu'une pension et ne voulait rien faire. Je lui annonçai que je lui donnerais ses appoin-

temens pendant trois mois, soit qu'il se plaçât de suite ou plus tard; j'avais chargé secretement un ami de l'entretenir à mes frais, toutes les fois qu'il serait sans place; je ne voulais pas qu'il fût jamais dans le cas de rien prendre sur la somme assez considérable qu'il avait gagnée chez moi : je lui envoyai une lettre pour tous mes amis, je les priai de s'intéresser à lui. Je vous l'avoue Monsieur, je pleurai comme un enfant en lui écrivant et son crime affreux ne m'a pas fait verser une larme.

On m'écrivit qu'il avait montré un grand desespoir, qu'il avait le regard sinistre et les yeux altérés, je fus encore touché de sa situation et de ses regrets. Cependant je voulais éprouver s'ils étaient sincères, je lui annonçai que je ne reviendrais pas sur ma résolution; mais que je lui permettais de rester dans ma maison jusqu'à mon retour, qui serait à peu près dans un an; qu'à compter du mois de Décembre on ne lui compterait plus qu'une gratification de 50 fr. par mois. Il parut très-content; au mois de Janvier je lui fis donner des étrennes dont il me remercia, il avait repris sa gaieté, et personne ne pouvait avoir le moindre soupçon du crime qu'il a commis.

Vous connaissez ma belle bibliothèque, je ne tire aucune vanité de l'usage que j'en fais; mais vous savez qu'elle a toujours été consacrée à la jeunesse studieuse; qu'on y trouve continuellement des savans de tous les pays, qui y prennent des notes, des artistes qui y dessinent; que c'est enfin un vrai temple des arts. Elle était composée de plus de douze mille volumes, presque tous rélatifs à l'histoire ancienne, à celle du moyen age, à l'antiquité, aux beaux arts, et aux connaissances subsidiaires de l'histoire, la numismatique et la diplomatique. A force de recherches, de dépenses, de soins, et par mes corre-

spondances j'étais parvenu à en faire une collection peutêtre unique en Europe, et qui l'est certainement en France. Le nombre des dissertations, des petits traités sur des questions particulières, était immense; les livres étaient rangés dans le meilleur ordre et on y pouvait faire facilement des recherches à l'aide d'un catalogue méthodique où sont inscrites même les pièces renfermées dans les journaux, dans les mémoires académiques, et les divers récueils, et d'un catalogue par nom d'auteur qui fait trouver à l'instant chaque ouvrage au numéro qu'il porte.

Plus de cent portefeuilles renferment une collection considérable d'estampes rangées d'après le même systême que les livres, et toutes rélatives aux mêmes objets, ainsi on y trouve classés les monumens, les édifices, les cartes générales et Topographiques, et beaucoup de pièces rélatives aux mœurs et aux usages de tous les peuples, et principalement de l'Egypte, de la Grèce, de la France, et de l'Italie.

Depuis vingt cinq ans j'ai lu et depouillé tous les ouvrages les plus célèbres qui traitent des antiquités. J'ai recueilli les passages des auteurs classiques, j'ai pris l'indication de tous les livres où l'on explique les monumens ou qui les représentent, et ces papiers qui composaient à peu près cent portefeuilles étaient classés dans le plus bel ordre. Ces notes ont été la base de différens cours que j'ai donnés sur la description du monde ancien, sur les différentes parties des antiquités, sur la mythologie, l'histoire de l'art, l'histoire des Egyptiens, et enfin l'histoire de France. J'en avais encore un grand nombre sur la diplomatique, et sur les monumens chrétiens, j'ai trouvé dans cet immense travail les matériaux des ouvrages et des dissertations que j'ai publiées. C'était enfin pour moi un trésor inépuisable qui s'enrichissait encore tous les

jours. Je passais au milieu de ce sanctuaire des Muses les heures les plus douces, et j'avais repété plusieurs fois que si un évenement me faisait perdre ces manuscrits, il détruirait mon bonheur. C'est précisement parceque j'avais manifesté ce sentiment qu'un furieux a resolu d'en faire la proie des flammes.

Le 16 Fevrier, cinq mois après mon départ, il parut très-gai, il chanta toute la journée, et fut se coucher assez tard. Dans la matinée du 17, des maçons vinrent, quoique ce fut un dimanche, travailler au toit du bâtiment. Ils apperçoivent de la fumée qui sortait par les fenêtres de ma bibliothèque, ils avertissent aussitôt la femme de chambre de ma mère. Cette femme veut y entrer, la porte était fermée ce qui n'arrivait jamais; elle court à la chambre d'Auguste, il se montre à sa fenêtre, et jette avec précipitation une clef qui n'était point celle qu'on démandait. Elle redescend et appelle par la fenêtre mon secretaire qui loge au dessus de ma bibliothèque, il veut pénétrer par une porte opposée à la première, elle était aussi fermée en dedans. Alors ils vont chercher du secours. Les pompiers arrivent, enfoncent une porte, et on voit une fumée si noire qu'il était impossible de rien distinguer et d'appercevoir le feu. Un d'eux se couche à plat ventre, et decouvre la flamme sur une ligne du côté de la cour. Il y dirige sa pompe, et parvient bientôt à l'éteindre suffisamment pour pénétrer. On brise les fenêtres et on jette dans la cour d'énormes monceaux de papiers embrasés. Le misérable avait tiré des cartons tous mes papiers, il en avoit roulé beaucoup en boules pour qu'ils s'allumassent avec plus de facilité, il avait dispersé le tout dans la principale pièce qui est très-vaste, il avait mis le feu aux quatre coins, et avait placé au milieu une chandelle qui brûlait encore quand on y entra. Cet

venement ne pouvait avoir été causé par l'imprudence de personne. Auguste ne paraissait point; les soupçons se portent naturellement sur lui, on court à sa chambre elle est barricadée, on la force, et on le voit expiré, tenant encore dans la main droite le rasoir avec lequel il s' était coupé le cou jusqu'à la nuque.

Mes amis savent combien je suis attaché à mon cabinet; ils craignaient de nuire à ma santé, en m'accablant d'une douleur trop-vive, ils auraient voulu me cacher ce fatal évenement, il a fallu cependant me l'annoncer. Vous avez vu, Monsieur, avec quel calme et quelle ressignation j'ai supporté ce malheur en appellant la raison à mon secours. Elle serait, sans doute impuissante contre les afflictions du cœur, mais elle peut au moins calmer les peines de l'esprit. Je serais indigne d'avoir des livres s'ils ne m'avaient point appris à supporter les traverses inévitables dans la vie. Concevoir une douleur exagerée pour la perte d'objets inanimés est un outrage à la nature, et à l'amitié; que fera t'on pour la mort de ses parens les plus proches, de ses amis les plus chers, si on se laisse aller au desespoir pour la perte de ses biens, et de toutes le choses auxquelles on est même le plus attaché. Tout homme doit un tribut au malheur, après une si longue félicité, dont m'ont comblé les Muses et l'amitié, je devais enfin le payer comme les autres. Rappellez-vous cet adage: *il fallait bien qu'il arrivât quelque malheur à Polycrate*. Je ne crains pas de me comparer au tyran de Samos: car avant la perte de mes manuscrits je me croyais plus riche, et j'étais certainement plus heureux que lui.

Ma ressignation ne va pourtant pas jusqu'à l'insensibilité; je connais toute l'etendue de ma perte et vous en allez juger. J'ai perdu une grande partie

des livres qui étaient du côté de la cour ; vous devez penser combien le feu et l'eau ont endommagé le reste.

Parmi mes manuscrits, outre ceux, dont je viens de parler, j'ai encore à regretter quelques ouvrages préparés ou entièrement terminés.

Un traité très-étendu dans lequel je donnais la figure et l'explication d'un grand nombre de monnaies inédites mérovigiennes, et carlovigiennes (1).

Un récueil d'inscriptions romaines, que j'avais copiées d'après plusieurs manuscrits dans la ville de Narbonne, et qui allait à plus de mille. Je me proposais d'en faire le sujet d'un ouvrage particulier.

Tous les articles préparés pour une nouvelle édition de mon *dictionnaire des beaux arts*.

Une analyse des manuscrits de Peyresc qui sont à Carpentras et a Nîmes ; elle m'avait couté un long travail pendant mon séjour dans ces deux villes, et je comptais en faire le sujet d'un mémoire intéressant, après avoir examiné à Rome ceux que possède la Bibliothèque Barbérini.

Plusieurs articles destinés, à entrer dans un récueil de trois cent pierres gravées inédites que je devais publier.

Un grand nombre de dissertations sur plusieurs questions, d'histoire, et d'antiquité.

Vous avez lu ma *galerie mythologique* ; ce n'est que l'introduction d'un ouvrage considérable, pour lequel j'avais rassemblé tous les passages classiques, et l'indication de tous les monumens connus.

Je comptais publier cet hiver un pareil travail sur l'*histoire de l'art*, et donner également dans quel-

---

(1) J'ai annoncé deja cet ouvrage comme terminé, dans ma lettre à M. *Bodmann sur quelques monnaies qu'on attribue à la reine Brunehaut*. Voyez Magasin Encyclop. an. 1811 Tom. III.

ques années un grand ouvrage sur ce sujet, après avoir visité l'Italie.

Je possédais enfin une vaste correspondance litteraire, composée de plusieurs milliers de lettres des hommes les plus savans et les plus distingués de l'Europe; elle était rangée par ordre alphabétique dans plus de soixante cartons; beaucoup de ces lettres étaient accompagnées de plans, de dessins et de dissertations, qui souvent en fesaient le sujet.

Vous voyez, monsieur, que je sens tout le mal qu'on m'a fait: mais aussi je vois celui qu'on aurait pu me faire, et je trouve une consolation de ce que j'ai souffert dans ce qui n'est point arrivé. Il est probable que ce malheureux n'avait point l'intention de se tuer, car on n'a rien trouvé chez lui, il avait tout emporté, il avait cru incendier entièrement ma bibliothèque, et annéantir ainsi les preuves de son crime. Si cela eût été j'aurais perdu d'une manière affreuse ma mère, qui m'a toujours été si chere, et que sa vieillesse rend si vénérable (1). Mon secretaire, jeune homme instruit, honnête, et interressant, pour qui j'ai autant d'estime que d'amitié aurait péri victime du feu qu'on aurait cru avoir été mis par son imprudence; c'est par une ruse infernale que l'incendiaire a jetté une fausse clef; mais s'il eût donné la bonne on ouvrait la porte de mon cabinet, l'air y serait entré avant l'arrivée des secours et tout était consumé. Enfin personne n'a péri, personne n'a souffert que moi (2), et j'ai échappé à une mort certaine; car si j'étais revenu plutôt d'Italie, il n'y a pas de doute qu'un homme qui a porté si loin sa

---

(1) Elle a 87 ans.

(2) Quant au danger de la communication du feu avec d'autres bâtimens voisins la situation de celui où il a été mis le rend absolument nul.

vengeance, et sur le caractère duquel je n'avais aucun soupçon, (1) aurait attenté à mes jours. Si ce malheureux ne s'était pas fait justice lui même, il aurait fallu le livrer aux tribunaux, et j'éprouverais aujourd'hui l'importunité de ses remords tardifs, et l'horreur de le voir périr dans les supplices auxquels il s'est dérobé. Certes je n'aurais rien fait pour l'y soustraire; mais je suis heureux qu'il les ait évité. Enfin s'il n'avait fait du mal qu'à lui, s'il avait attenté seulement à ses jours sans me nuire, quoique ce fût un acte de démence, dont je serais tout à fait innocent, je serais sans cesse poursuivi par le regret d'avoir causé sa mort, et son crime me delivre au moins de ce tourment qui eût empoisonné ma vie. Je dois donc remercier le ciel de n'avoir pas permis tous les malheurs qui pouvaient arriver. Il y a pour tous les maux des motifs de consolation, et les plus grandes afflictions ont aussi leurs dedommagemens; c'est alors qu'on reçoit les plus doux témoignages de l'amitié, et j'ai joui de ce bonheur par les regrets que m'ont exprimés les personnes les plus recommendables, les hommes qui me sont les plus chers. Je ne me laisse point consterner par ce revers, il m'a affligé mais non abattu, ni même découragé. J'avais réuni toutes les notes qui ont été brûlées pour soulager ma memoire, il faut que ma

(1) Tout le monde savait à quel point il était inepte, personne ne le croyait méchant, et je n'ai pu former aucun soupçon sur sa fidelité. Cependant il a eu connaissance d'un vol qui s'etait fait chez moi, sans m'en instruire, j'ai attribué cette négligence à son peu d'esprit qui ne lui permettait pas d'avoir des idées justes sur ce qui est mal ou bien : j'ai appris depuis, qu'il jouait, ce que j'avais toujours, ignoré. Une grosse perte et l'esprit de vengeance ont pu égarer son ame. La veille de sa mort il fut porter de ma part 84 fr. à une personne qui m'avait fait un achat. Il prétendit les avoir perdus dans les rues Il paraît cependant qu'il avait l'intention de fuir puisqu'il avait demenagé jusqu'aux plus petits de ses vêtemens.

mémoire vienne à mon secours, et rende mes notes inutiles : elles m'auraient cependant été d'un grand secours pour la rédaction de mon ouvrage sur l'Italie. Vous savez avec quelle perseverance je continue mes recherches ; mon activité, ne s'est point rallentie, et vous avez vu les nombreux matériaux que j'ai su en peu de tems recueillir. J'ai noté tout ce que j'ai remarqué, j'ai deja acquis plus de 600 ouvrages topographiques, qui contiennent des notices précieuses, sur les monumens payens ou chrétiens, et dans lesquels il y a un grand nombre de figures. J'ai les dessins de plus de 600 monumens qui n'ont jamais été publiés ou qui ont été defigurés dans les gravures qui en ont été faites, un grand nombre d'inscriptions romaines, plus de 500 inscriptions du moyen age depuis l'an mille jusqu'en 1450, avec les caractères fidèlement imités, et plus de 12,000 estampes toutes rélatives aux parties de l'Italie que j'ai parcourues ; c'est à dire qui en représentent l'histoire, les édifices, les monumens, les mœurs, les costumes, et les usages.

Ces nouvelles richesses remplaceront celles que j'ai perdues, et j'espère les augmenter encore dans l'état de Naples et peutêtre dans la Calabre et dans la Pouille que je vais probablement parcourir. Car comment résister au desir de visiter cette grande Grèce qui a été la mère de plusieurs écoles de philosophes, la patrie de tant d'hommes illustres, où l'art a été pratiqué dans un tems si reculé, où la nature enfin présente tant de phénomènes, et l'homme tant de sujets d'observation. J'espère avec les conseils que vous m'avez donnés y soutenir ma santé fortifiée par mon activité et mon courage, pouvoir vous remercier l'hiver prochain à Paris des marques du véritable intérêt que vous m'avez témoigné, et entretenir les sentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

